

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 25

Artikel: A vous, pères et mères
Autor: Deschanel, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ca plliovessai à vêssè, que mein s'on l'usse voué d'auvoué dai breinté.

Au bet d'on momein, la grandze fu binstou pllienné dè dzein qu'etan veniu se catzf iquè, tan que la plliodze l'u botzé.

Mâ dein la grandze à Samelet, ne lai fasâ, na pardieu ! rein tan biô. Lâi plliovessai que mein défréou, rappô que manquâvè on moui dè tiollé au tâ.

Lo syndiquo, qu'etâi molli que mein onna renallie, desai tot d'on cou à Samelet, qu'etâi sallia dè l'ottò po vaire quo lâi avâi tzi li :

Mâ, me n'ami, tè foudräi prau refére on bocon ton tâ et lâi remette quoquè tiolle. On è, ma fai, rudo mô que dézo !

Quan fâ biô tein, lâi repon Samelet ein sè creinsein lè brè, n'en a pa fauta ; quan ie plliau, on ne pau pa lâi allâ : le fâ laissi dinse.

F^g GUEX.

La peur des gosses. — Les gosses, disait quelqu'un, ils ont tout le temps peur : l'été, parce qu'il tonne, et l'hiver, parce qu'il faut aller à l'école.

La Patrie suisse. — Le numéro du 12, juin nous apporte un excellent portrait de M. Amiguet-Massard, le nouveau président de l'assemblée législative vaudoise, et celui de M. Henni, le malheureux ingénieur séduisant, victime d'une avalanche. L'art y est représenté par la reproduction de fragments des fresques dont M. Ernest Bieler a décoré le vestibule du Musée Jenisch, à Vevey ; le visage aimé de la Patrie, par des types et paysages du val d'Hérens et d'Evolène ; l'armée suisse, par des scènes du licenciement des bataillons 40 et 43 à Genève ; l'actualité, par des vues de l'Exposition industrielle de Zurich.

LE TOUR DE CEUX DE 1865

Le dimanche 9 juin, un certain nombre de citoyens qui avaient célébré en commun, en 1908, leur cinq-vingtaine, se sont rencontrés en une joyeuse agape à Savigny, pour fêter, cette fois, hélas ! leurs soixante ans. Quelques places déjà étaient vides ; la camarade, impitoyable, avait passé.

Nous avons, samedi dernier, publié des vers de circonstance qui ont été lus au cours de cette réunion.

Chacun son tour. Dimanche 16 juin, c'étaient les citoyens nés en 1865, heureux, depuis la réunion de leur cinq-vingtaine, de se retrouver chaque année pour faire l'appel des présents et passer quelques joyeux instants ensemble. Ils s'étaient donné rendez-vous place du Tunnel, où ils trouvèrent leur président, M. Henri Vallotton, du Restaurant des Deux-Gares. Ils ont pris le tram pour Mézières, d'où, pédestrement, sous les parapluies — le soleil était dans les cœurs — ils se sont acheminés, en coupant le trajet de quelques petites haltes — on n'est pas Vaudois pour des prunes ! — vers Oron-la-Ville. Là, un modeste, mais savoureux souper les attendait à l'hôtel des Chemins de fer. La cuisine de M^{me} Mayor et le cellier de son mari sont connus au loin.

Ce fut très gai et, comme à la réunion des 1858, il y eut des vers de circonstance, lus au dessert par leur auteur, M. Favre, député, syndic d'Oron-la-Ville.

Voici ces vers :

Toast aux contemporains de 1865

porté le 16 juin 1918

à la réunion annuelle à Oron-la-Ville.

MESSIEURS et chers amis, il est un vieil usage qui veut qu'après repas et dans un beau langage, à tous les vieux amis, qui sont les invités, il soit porté des toasts et beaucoup de santes ! Aujourd'hui, je voudrais, respectant la coutume, après boire et manger, après viande et légume, vous adresser à tous, puisque j'en suis patron, un salut cordial au nom des gens d'Oron !

J'aurais aimé pouvoir, en vers plus beaux et dignes, Célébrer devant vous nos coteaux et nos... vignes, Dont le nectar doré, réveillant nos ardeurs, Auraient aidé sans doute à réchauffer nos coeurs !... Mais hélas ! le pays ne produit que des pives, Dont le jus ne saurait égayer nos convives.

Heureusement, pourtant, que par delà les monts Du bon pays Vaudois, qu'ensemble nous aimons, Il est encore des crus d'un pays de Cocagne Qu'on ne veut point laisser partir pour l'Allemagne ; Car il faut un palais trop fin et trop... romand Pour « comprendre » le goût de nos vins rouge et blanc !

D'ailleurs, mieux que personne, il nous sied de [bien boire... Non point en quantité... grands dieux ! n'allez pas [croire

Que « bien boire » est ici synonyme d'« emplir », Mais c'est en « qualité », car si j'ai souvenir, En l'an soixante-cinq qui nous donna naissance, La vigne produisit un vin « de circonstance ! » Et tous, vous conviendrez que, pour ce grand motif, Nous avons quelque droit à du « superlatif ! »

Du reste, chers amis, quand vient la cinq-vingtaine, Surtout, quand elle est là et qu'elle nous emmène, Qu'on vieillit doucement de saison en saison, Il faut pourtant savoir se faire une raison !

Les amours sont passés ; pour nous, femmes jolies N'ont plus le même attrait qu'au temps de nos folies. Mais, entre vieux amis, parfois se réunir, Parler du temps passé, revivre un souvenir, Déguster savamment quelque vieille bouteille, Espérant l'an prochain en boire une pareille, Oublier un instant la guerre et les ennuis, Envoyer tout au diable, au moins pour aujourd'hui, Voilà ce qu'à tous ceux, nés en soixante-« cinq », Je souhaite, du cœur, et... propose qu'on trinque !

Leçon de botanique. — Un garçonnet revient de l'école.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui, en classe ? lui demande une amie de sa mère.

— De la botanique.

— Si le maître t'avait demandé ce que c'est que la camomille, aurais-tu su répondre ?

— Oh ! oui. J'aurais dit que la camomille, c'est ce que bois mon grand frère le lendemain des soirées où il est invité. — V. P.

LES BOILLES

Un hameau perdu dans une combe du Jura bernois. En leur uniforme gris-vert, une trentaine de fusiliers y font bravement leur service. Ce sont des Vaudois. Monter la garde est pour eux presque un bonheur, car les distractions n'abondent pas précisément. Ils ne voient passer ni train ni diligence. Le seul événement est le départ du laitier pour la ville voisine, et ils s'en réjouissent chaque jour. Dame, ils sont philosophes ; ils se disent : quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.

Le laitier est un gros réjoui, aux bras d'hercule. Tous les matins, ayant rangé son char devant l'unique fontaine de l'endroit, il tire des deux mains, du bassin où elles rafraîchissent, les grosses boilles de lait et les hisse sur le véhicule. Si aisée est la manœuvre qu'il semble que ce soit un jeu d'enfant. Un jour, les soldats voulurent s'y essayer. Ils étaient là une douzaine. L'un parvint, non sans peine, à mettre en place l'une des boilles. D'autres ne purent pas même les sortir de l'eau. Il faut dire qu'elles pesaient quarante kilos. Goguenard, le laitier accueillait de ses lazzi les efforts des troupiers. « Mais, dit-il, il y a un de vous qui n'a pas encore montré sa force », et il désignait un homme à l'air timide, demeuré à l'écart : « Voyons, toi, si tu es plus vaillant que tes camarades ». L'autre s'approche en hésitant. Une seule boille trempe encore. Il en saisit les anses. Elle ne bougea pas. On l'eût dit vissée dans la fontaine.

— Oh ! là, là, pauvre petit ! s'écria le laitier d'un ton de pitié, tu ne manges sans doute pas à ta faim.

— Patience ! murmurait le soldat en se cravonnant à la terrible boîte.

— Tu vas te faire une hernie, mon ami. Mais, dis-moi, comment arrives-tu à porter fusil ? Est-ce ta maman qui te donne un coup de main ?

— Patience !

— Patience, patience ! Si c'est tout ce que sais dire, va plutôt gentiment te coucher, et fera du bien. Et puis, tu me mets en retard. Bon, tu n'en peux plus. Eh bien, regarde un comment on enlève ça !

Mais, avant que le gros réjoui ait touché boîte, le fusilier d'une main la flanque sur char et de l'autre plonge le laitier dans le

Le malin soldat qui cachait ainsi son jeu était autre que l'athlète André Cherpillod frère d'Armand. Il put se vanter d'avoir procédé à la section le plus rare des divertissements fut d'ailleurs le seul : le laitier trempé ne vint pas. — X. Y.

La livraison de juin 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Virgile Rossel, La fleur sacrée. — Eden potts, La ferme de la Dague. Roman. (*Trois parties*). — Pierre Kohler, La vérité biographique dans « Adolphe » de Benjamin Constant. (*Seconde partie*). — Marcel Loumaye, Poédiyons. — F. Sturge Moore, Soldats-pêcheurs. (*Cinquième et dernière partie*). — Louis Verax, Les crises anarchiques dans l'ancienne Russie. Henry de Varigny, Impressions de soldats. — delema Maus, La victoire de l'archange. — George Montandon, Pourquoi l'Allemagne prétendre à la domination du monde. — Dr. Mad, La propagande germano-turque et l'Egypte. — Verax, Lettre d'un polonois. — Ch. O'Neill, améracaine. (G. N. Tricoche). — naise (Kappa), scientifique. (Henry de Varigny, Maurice Milloud, politique. — Rossier, Table des matières du tome XC, — vues des livres.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE paraît au commencement de chaque mois par livraisons de pages.

A VOUS, PÈRES ET MÈRES

Ah ! sans doute, par ce temps de restriction, tout genre et de vie chère, il est certains moments où ce n'est pas tout rose que d'avoir des enfants. Les soucis sont lourds, d'un père de famille qui n'a pas l'heure d'être enrôlé sous le drapeau de fortune. Mais quelque durs que soient ces moments-là et quelque angoissant le problème, c'est le « père », quelle est la « mère » qui n'est pas fiers de ce titre et voudraient y renoncer ?

Et comme ils applaudiront, pour le coup, sans restriction aucune, à la charmante page qui va extraire d'un livre, aujourd'hui épousé, qu'il pourra titré : « Le bien et le mal qu'on a dit des enfants et pour auteur, M. Emile Deschanel.

La joie d'être père.

Si vous n'avez pas d'enfants, ayez-en bord : ensuite, vous lirez la première partie de ce livre.

Si vous avez un enfant, ne la lisez que si il dormira.

Tant qu'il sera éveillé et près de vous, ne le déz-ze. Ses yeux vous en diront plus qu'il n'a de pages, dans lesquelles, cependant, j'ai recueilli pour vous la fleur de l'âme des plus généraux.

Le visage de votre enfant ! spectacle d'intérêt inépuisable !... Vos yeux ne peuvent détacher des siens. Le charme, loin de nuire, va toujours croissant. Chaque jour il l'oppose en lui de nouvelles grâces.

Aussi chaque jour, désormais, et chaque mois, et chaque année, ils les bienvenus.

On compte le temps d'une autre mère qu'auparavant. Toutes ces heures et toutes ces années, vous ne voyez plus qu'elles vont vieillir, vous voyez qu'elles le font grandir.

D'ailleurs, vous ne vieillissez plus. Au contraire, vous rajeunissez. L'enfant vous faites des années qu'il prend.

Toutes les tristesses de votre cœur se dissipent à ses regards, comme les neiges au soleil. Votre âme se fond à son sourire.

Ses yeux, brillants de gaieté, — la gaieté de vivre, — éclairent, autour de vous, toutes choses, même une chambre d'exil.

Lorsque l'enfant rit, le ciel rit : tout est sérénité, lumière, joie. On devient calme, on devient fort, on devient bon, on devient inébranlable dans la justice, on devient plein de bienveillance et d'amour.

* * *

Le regard de l'enfant donne à votre esprit la patience nécessaire pour attendre que le triomphe de l'iniquité ait son terme et que le droit soit rétabli.

Le regard de l'enfant guérit toutes vos plaies.

Les petites mains de l'enfant soulèvent le poids sous lequel votre cœur était accablé. Elles l'emportent, sans le savoir en se jouant. Une seule de leurs mignonnes caresses apaise la sourde blessure.

Lorsque vous portez votre enfant, — doux fardeau, qui vous rend léger ! — il met ses petits bras autour de vous ; c'est lui qui vous porte.

Il vous enlève dans les espaces bleus de l'espérance, au-dessus des nuages, au-dessus des douleurs.

* * *

Enfant ! source de consolation, de joie, de vie ! On lui donne la naissance et il vous la rend, car il fait renaitre votre âme de ses cendres, de ses débris...

Il la ranime, il la recrée, il la transporte. Avec ses petits cris d'oiseau joyeux, il semble lui donner des ailes.

Profond mystère, féconde joie, réciprocité de la vie : le fils régénère le père et la mère, il les crée à son tour !

Emile DESCHANEL.

Le coup du mouchoir. — Lorsqu'on partage trois décès avec "", au moment de régler l'écot, il sort invariablement son mouchoir, se mouche, le remet dans sa poche et fait mine de chercher son portemonnaie.

— Mais, laissez-donc, c'est réglé, fait son commensal, qui, pendant tout ce manège a eu largement le temps de payer sans contestation la consommation.

— Ah ! non, c'est pas juste, dit "" avec un air contrarié. Enfin, ce sera à moi de payer la prochaine fois.

C'est comme l'enseigne du barbier : « Demain, on rasera gratis ! ». — V. P.

CONFIDENCES FÉMININES

Les dames sont très curieuses de connaître l'avis de leurs semblables sur n'importe quelles questions. Et leur curiosité s'avive en raison de la notoriété de la confidente.

Or Gyp, la spirituelle romancière, a justement griffonné dans un album ses confidences. Elles ne manquent pas de piquant. Les voici :

Le principal attrait de mon caractère ? Ne pas « m'gober ! » — La qualité que je préfère chez un homme ? La bonté. — La qualité que je préfère chez une femme ? La simplicité. — Ma qualité favorite ? La bonhomie. — Mon principal défaut ? La confiance. — Mon occupation préférée ? Monter à cheval. — Mon rêve de bonheur ? La solitude. — Quel serait mon plus grand malheur ? Vivre longtemps. — Ce que je voudrais être ? Jolie. — Le pays où je désirerais vivre ? Le pays bleu. — La couleur que je préfère ? Le blanc. — La fleur que je préfère ? L'œillet jaune. — L'animal que je préfère ? L'âne. — L'oiseau que je préfère ? Le moineau. — Mes auteurs favoris, en prose ? Maupassant. — Mes poètes favoris ? Heine, Baudelaire, Bouchor. — Mes peintres favoris ? Les modernes. — Mes compositeurs favoris ? Berlioz, Saint-Saëns,

Offenbach. — Mes héros favoris dans la fiction ? Dominique. — Mes héroïnes favorites dans la fiction ? Boule-de-Suif. — Mes héros favoris dans la vie réelle ? Les forts. — Mes héroïnes favorites dans la vie réelle ? Les résignées. — Boisson et nourriture que je préfère ? Le lait et les fruits. — Mes noms favoris ? Ceux de mes amis. — Ce que je déteste le plus ? Le panache et l'étiquette. — Caractères historiques que je méprise le plus ? M. Thiers. — Le fait militaire que j'admire le plus ? L'enlèvement des Sabines. — La réforme que j'estime le plus ? ???... — Le don de la nature que je voudrais avoir ? L'insouciance. — Comment j'aimerais mourir ? Tôt et vite. — Etat présent de mon esprit ? L'embêtement ! — Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence ? Les miennes. — Ma devise ? Et puis après ?

Signé : GYP.

Le moteur. — Trois enfants jouaient « à l'automobile », avec un petit char.

— Henri, dit l'un des enfants à son petit camarade, mets-toi devant, tu feras le moteur, toi qui sens mauvais. — V. P.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

16

PAR

RODOLPHE TOEPFFER

C'est à peine si, dans ce lieu écarté, je me croyais en sûreté contre les atteintes de la justice. Je tournais sans cesse mes regards du côté de la grande route, et chaque fois que des bestiaux, un âne, quelque chariot, y soulevaient un peu de poussière, je m'imaginais voir toute la gendarmerie lancée à ma poursuite dans toutes les directions. Cette angoisse me préoccupait de plus en plus, je pris un parti décisif : c'était de poursuivre ma route du côté de Lausanne, où mon oncle faisait un séjour. Je me remis donc en marche.

A tout âge, c'est une chose triste que l'exil ; mais, pour l'enfant, qu'il est voisin du deuil paternel ! Trois lieues à peine me séparaient de ma ville natale, et il me semblait qu'abandonné au sein du vaste univers, j'eusse perdu tout appui, tout asile. Aussi suivais-je, le cœur bien gros, la rive de ce lac si riant jadis à voir de ma fenêtre. A mesure que je m'éloignais, moins dominé par la crainte, ces sentiments prenaient sur moi plus d'empire, et deux ou trois fois m'étant assis sur le bord de la route, ma tristesse devint si forte que je fus tenté de rebrousser chemin et d'aller implorer le pardon de mon maître.

Il était trop tard. D'ailleurs, à force de marcher, j'allais me trouver bientôt aussi près de Lausanne que de Genève, de mon oncle que de M. Ratin. Cette circonstance ranimait puissamment mon courage ; le calme renaisait en moi ; déjà je recommençais à songer à la jeune miss et à renouer le fil des tendres rêveries qui m'avaient charmé la veille à la même heure. Au milieu de cette nature enchantée, son image se présentait à mon cœur plus douce encore ; elle s'y associait à la pureté des cieux, aux teintes vaporeuses des monts, à la fraîcheur de ces beaux rivages, et l'exil perdait sa tristesse.

Que de sève dans l'adolescence ! Est-ce bien moi que je viens de peindre ? Est-ce bien moi ce jeune garçon qui suit la rive d'un pied léger, regardant avec amour l'azur des flots, les côtes vertes de la Savoie, l'antique manoir d'Hermance, peuplant l'air et l'espace du vif sentiment qui le domine ?

Au crépuscule, je me détournai de la route pour demander asile chez des paysans, qui acceptèrent en retour l'unique pièce de monnaie que je possédasse. Je partageai leur soupe et leur gîte rustique, et le lendemain, au point du jour, je les quittai pour continuer mon voyage.

J'étais parti sans casquette ; les rayons du soleil levant brûlaient mon visage. Aussi m'arrêtai-je sous le porche des fermes, pour y goûter quelque fraîcheur, jusqu'à ce que le regard des métayers ou des passants me chassât de ces retraites. En effet, je redoutais toujours que quelque soupçon des crimes que j'avais commis ne fût le motif de

cette curiosité, dont ma jeunesse et mon bizarre accoutrement étaient l'unique cause.

Après le tranquille village d'Allaman, on voit sur la gauche de la route de magnifiques chênes qui forment la lisière d'un grand bois. De dessous ces ombrages, l'œil, planant sur toute l'étendue du lac, s'arrête, du côté du Valais, contre les majestueuses parois des Alpes, ou, tourné vers Genève, se promène mollement sur une suite de cimes douces et lointaines, dont les dernières se confondent avec les plages du ciel. Je ne pus résister aux charmes de cet embrage, et j'allai m'y établir pour y manger le morceau de pain noir dont les paysans m'avaient pourvu.

Je songeais au plaisir de me jeter bientôt dans les bras de mon oncle. Ce désir était si pressant, si extrême, qu'à la seule pensée qu'il pût être déçu, je m'abandonnais au découragement.

« Mon oncle ! mon bon oncle ! disais-je le cœur gonflé d'attendrissement, que je vous voie seulement, que je vous parle... que je sois où vous êtes !

* * *

En ce moment, une voiture de voyage passait sur la grande route, traînée par six chevaux de poste dont le galop soulevait un long tourbillon de poussière. Le postillon faisait claquer son fouet, tandis que les domestiques dormaient nonchalamment sur les sièges. Cette voiture avait déjà dépassé d'environ deux cents pas l'endroit où j'étais assis, lorsqu'elle s'arrêta, et un des domestiques, étant descendu, se dirigea vers moi.

J'allais m'enfuir, lorsque je crus reconnaître John, le domestique de la jeune miss.

« Étes-vous, me dit-il, le jeune homme qui a disparu hier de la maison de Saint-Pierre ?

— Oui, lui dis-je.

— Alors, suivez-moi.

— Où ?

— Vers la voiture. Votre maître est dans un bel état, allez !

— Où est-il mon maître ?

— Il vous cherche par les quatre chemins... petit drôle !

Ces mots me donnèrent quelque soupçon que M. Ratin pouvait s'être joint aux voyageurs, en sorte que je me refusais à suivre John, lorsque je vis de loin une robe blanche descendre de la voiture. Je me levai aussitôt, et je me mis à courir vers la jeune miss pour ne pas l'obliger à marcher sur cette route poudreuse ; mais quand j'approchai, la honte et l'émotion me firent ralentir le pas, et je finis par m'arrêter à quelque distance d'elle.

« Vous êtes monsieur Jules, n'est-ce pas ? me dit-elle d'un ton affable.

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! comme le soleil vous brûle ? montez, je vous prie, dans la voiture... Votre maître est fort en peine, et j'ai bien du plaisir que nous vous ayons rencontré...

— Montez, mon ami, dit le vieillard, qui avait mis la tête à la portière, montez ; nous causerons un peu de votre affaire... Vous devez être fatigué ?

Je montai, et la voiture repartit aussitôt.

J'étais dans un état d'ivresse qui m'ôtait la parole. Le bonheur, le trouble, la honte, faisaient battre mon cœur et coloraient d'une vive rougeur mon visage halé. Je tenais encore le reste de mon pain noir.

« Vous n'avez pas fait bien bonne chère, à ce que je vois, me dit le vieillard. De quel hôtel sortez-vous, je vous prie ? »

(A suivre.)

L'actualité au Grand Théâtre. — Ce soir, samedi, et demain soir, dimanche, au Grand Théâtre, M. Bonarel nous donne une pièce toute nouvelle pour nous, dont le titre : « Alsace », est comme un drapeau de revanche claquant, au vent vibrant de la plus poignante actualité. Aussi bien ne faut-il pas s'étonner de l'empressement du public et de ses applaudissements chaleureux aux scènes qui évoquent l'idée du terrible drame qui se joue, en ce temps, sur la vaste scène du monde. Les interprètes sont Mme Thési Borgos, M. Rivière et toute la troupe de la Comédie de Lausanne.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE 10 Poudres F.R. 180 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.